

Les Trois Rêves

CAZIMIR COSTEA

Cette nouvelle fait partie d'une série
intitulée *Labyrinthes Illusoires*

Droits d'auteur © 2016 Cazimir Costea
Tous droits réservés

1.

Tu es dans un rêve. Autour de toi, à quelques mètres de distance, tu vois des parois rocheuses aux coins abruptes, aux faces dures et éternelles. L'entrelacs de roches grimpe en une ellipse où murs et plafonds se confondent, couronnant d'un dôme rassurant l'espace d'une petite arène au sol de poussière anciennement ocre. Le long de ce mur circulaire, accrochés par des poignées métalliques, six épais bâtons de bois - trois à ta gauche, trois autres à ta droite - laissent échapper un petit buisson de feu à leur extrémité ; leurs flammes invisibles font danser une faible lumière sur les parois granitiques de cette grotte coupée du ciel.

Tu es déjà venu ici, mais tu ne sais plus quand ni pourquoi... Tu as l'intime conviction de n'être pas un étranger en ce lieu. Face à toi, un sage te regarde : il tient une torche. Ton corps est placé légèrement en retrait, dans l'ombre de la paroi du mur circulaire

probablement juste derrière toi. Tu le sens, mais tu ne te retournes pas, tu avances en direction du sage : quelques pas suffisent à te faire entrer dans la lumière. Alors, le sage s'adresse à toi :

« Connais-tu le mythe de la caverne ? Des esclaves y sont tenus prisonniers depuis plusieurs générations. Nul ne sait qui les a enchaînés là ni pourquoi, mais avec le temps, ils ont fini par lier naturellement leur âme à ce lieu. Ils ont fini par aimer cette caverne comme leur propre mère, comme leur propre corps. De l'extérieur, ne parvient que quelques rayons de lumières à travers un trou plus petit que la taille d'un homme. Si bien que les descendants des esclaves ne peuvent avoir une autre idée de la réalité que celle qu'ils perçoivent depuis l'intérieur de la caverne, et cela, depuis une éternité.

Or, détrompe-toi si tu penses que cette réalité ne mérite pas un tel nom. Dans cet univers intérieur, les hommes perçoivent des finesses que tu ne peux imaginer : ils conçoivent des plans cosmogoniques d'une ingéniosité telle que leurs connaissances

s'étendent au-delà de l'espace et du temps, ils savent l'arithmétique et ont découvert la méta-géométrie, quant à leur langue maternelle, elle possède de telles variations dans ses vibrations qu'elle permet des significations plus nuancées que la musique elle-même...

Cependant, l'histoire que je te raconte ne constitue pas le mythe en question. C'est une histoire vraie. Ce sont les ombres renvoyées par le trou de lumière qui créèrent le mythe. Là seul résidait les plus grandes incertitudes de ces hommes, mais aussi leurs plus audacieuses théories : pour expliquer ce phénomène, certains trouvèrent des explications mystiques ou ésotériques, d'autres établirent la nécessité logique d'une origine inconnue dans l'existence. D'autres encore y voyaient de manière évidente les manifestations sacrées d'une présence divine.

Ces hommes-là étaient-ils dans l'erreur ? Imagine qu'ils aient été des millions, que leur caverne se soit agrandie et étendue sur la terre entière, par-dessous

les montagnes, les mers et les océans... telle une gigantesque galerie souterraine. Imagine alors un autre groupe d'hommes, plus petit, confiné dans un enclos infranchissable mais à l'air libre, et ce durant d'infinies générations. Lequel de ces deux peuples serait le plus à même d'approcher le nom de réalité d'après toi ? Celui qui vit à l'air libre, ou celui qui partage la plus vaste superficie ? Ou encore celui dont le plus grand nombre partage la même réalité ? Va, choisis une porte, et n'oublie pas que tu es dans un rêve. »

Tu avances à nouveau de quelques pas, jusqu'au centre de la pièce. Là, face à toi, tu vois trois portes. Au-dessus de chacune de ces portes, un animal est sculpté directement dans la pierre : à ta gauche, au-dessus de la première porte, tu vois une grenouille ; au centre, au-dessus de la deuxième porte, c'est une araignée ; enfin, à ta droite, au-dessus de la troisième porte, une chouette soutient ton regard.

Tu hésites un instant, puis choisis la porte de l'araignée : tu veux l'affronter, t'en libérer. Avant

de franchir la porte, tu entends le sage s'exprimer à nouveau : "Prison et liberté, les deux polarités du destin enseignent une chimie aussi complexe que la toile de la Tarentule. Nées de l'ombre la plus profonde, des flammes invisibles peuvent malgré tout faire danser la lumière. Va, et n'oublie pas que tu es dans un rêve".

Tu franchis la porte, jetant un coup d'œil sur le monstre aux huit yeux planté au-dessus de toi : la mécanique de ses pattes, son double corps charnu, la jungle de ses poils... chaque détail de l'araignée te paraît soudain plus impressionnant.

Une fois passée la porte, une distance de plusieurs dizaines de mètres s'est creusée entre toi et chacune des parois latérales : face à toi, un immense tunnel dont l'obscurité te donne l'illusion d'infini. Pour progresser dans ce long couloir, tu dois emprunter un chemin sinueux dessinant une crête taillée dans la montagne, suspendue au-dessus d'un gouffre aussi noir que silencieux... Le chemin n'est pas très large,

mais pas suffisamment étroit pour risquer d'en tomber.

Tu avances le long de cette route, et tandis que tu essaies de te rappeler les paroles du sage, tu observes autour de toi les parois lointaines et faiblement éclairées, à l'affût des moindres détails te permettant d'anticiper un danger ou d'éclaircir le mystère qui pèse sur ta conscience. À mesure que tu les observes, les pierres te semblent plus grosses : elles brillent, suintent, transpirent... comme si elles étaient vivantes. Soudainement, tu réalises que tu es dans le ventre d'une montagne, et tu as peur. En même temps, tu admires la puissance de cet ogre de terre qui pourrait bien t'avaler d'un seul trait. Mais la bouche de la montagne ne se referme pas sur toi, et tu continues à avancer en elle.

2.

Dans un couloir d'hôpital, un infirmier tient dans ses mains un grand carnet. Sur la première page de ce carnet, il y a des cases à cocher, des titres en gras et des notes prises au stylo... Le stylo rangé dans la poche de sa blouse, l'infirmier se dirige vers une pièce ouverte sur sa droite et franchit le pas de la porte.

Dans une petite chambre, une vieille dame est allongée sur un lit. Face au lit, un miroir surplombe une commode presque nue. La fenêtre à grands carreaux filtre la lumière du soleil. Pas loin, un vase de fleurs blanches domine une table d'appoint. Le visage de la vieille semble clair, léger. Des perfusions partent de ses mains aux veines que la peau ne retient plus, tandis que de petits tuyaux relient son nez à une tour de métal. L'engin filtre le sang par des poches externes et expire l'air par une pompe mécanique. La réalité est chiffrée. La vie est retenue, conservée.

Lorsque la vieille tourne sa tête vers l'infirmier, les traits de son visage demeurent paisibles et ouverts.

- Comment allez-vous aujourd'hui Mme Raknid ? Et votre dos, vous fait-il toujours autant souffrir ?

- Oh, je n'ai pas eu mal cette nuit, dieu merci ! Mais je sens mon coude et mes genoux grincer terriblement... je crains que le cartilage qui relie mes os ne soit devenu un véritable gruyère.

- Ne vous en faites pas, je n'ai pas encore vu une seule souris dans cet hôpital !

- Alors je ne crains rien !

L'infirmier se dirige vers la machine pour relever des chiffres.

- Mes petits-enfants viennent-ils me voir, aujourd'hui ?

- Non, pas aujourd'hui Mme Raknid. Mais votre belle-fille a appelé, elle ne devrait plus tarder d'ailleurs.

L'infirmier, de nouveau sur le pas de la porte, continue à prendre des notes. La vieille tourne sa tête vers le bouquet dont les fleurs dessinent de petits anges en capuches blanches.

- Mon mari m'offrait souvent des fleurs. Il rentrait avec un beau bouquet comme celui-ci sans raison particulière. À vrai dire, c'était plutôt des Digitales qu'il achetait. Vous connaissez ? Ce sont des fleurs qui poussent le long de grandes tiges, un peu comme des grappes de raisin. Et la forme de leurs pétales dessine un saxophone, oui, comme un saxophone violet avec mille z'yeux tachetés. Il était musicien, mon mari. Nous partions souvent en voyage ensemble... Il avait des défauts, bien sûr, mais c'était un bon mari.

Sur le pas de la porte, une jeune femme attend sagement face au lit. Des cheveux bruns, longs et bien coiffés enrobent un visage doux, aux traits fins mais inexpressifs.

- Sylvia ? Mais où est passé George, l'infirmier ? Il est si gentil.

- George ? Je ne sais pas. Il n'y avait personne lorsque je suis arrivée.

La jeune femme tire vers elle une chaise rangée près de la commode puis s'assoit face au lit, de manière à ce que la vieille n'ait pas à faire trop d'effort pour tourner la tête.

- Je suis si heureuse que tu sois venue. Comment va Jacques ?

- Ça va. Il est un peu stressé en ce moment à cause des panneaux solaires rétro-actifs. Ça lui demande beaucoup de temps et d'énergie. Tu te souviens de ce projet ? La société pour laquelle il travaille pourra se faire une place très importante sur le marché grâce à son invention. Mais elle n'est pas encore au point, il a besoin de temps.. D'ailleurs, il n'a pas pu venir à cause d'une de ces réunions. Ils en font des milliers, c'est interminable.

- Oui, ne t'en fais pas, je comprends. Je suis contente qu'il puisse enfin faire reconnaître son talent. Et les enfants ? Comment ça va ?

- Oh, les enfants, c'est surtout moi qui m'en occupe en fait... Mais je ne m'en plains pas hein ! Tout va bien. Ils sont à la maison et font leurs devoirs pour demain. Tu sais comment c'est : s'ils ne les font pas tout de suite, ils ne les font jamais, et après une fois que le retard est pris...

- Oui oui, je sais ma chérie. Je comprends, ne t'en fais pas. Lorsqu'ils auront le temps, dis leur de passer me voir. Ça me fera tellement plaisir.

- Oui, bien sûr. Et toi, comment ça va ? Est-ce que ton dos va mieux ? Et ta hanche ?

- Je vais bien ma chérie, tu es gentille. Mon dos me laisse un peu tranquille, ma hanche et mes articulations eux me causent peu plus de peine. Mais ils me traitent si bien dans cet hôpital, je m'y sens vraiment bien. Sais-tu que ma voisine de chambre est une grande astrophysicienne ? Elle a publié plusieurs livres de très connus dans le milieu. Elle me parle souvent des étoiles, des planètes... Elle me raconte ce qu'elle sait sur l'univers. C'est fascinant. Elle a même reçu le prix Nobel de physique spatiale. Ou un truc

comme ça, je ne sais plus. J'ai même appris grâce à elle qu'il existait neuf planètes dans le système solaire ! Neuf, tu te rends compte ? Je connaissais Pluton, bien sûr, mais je n'avais jamais entendu parler d'Eris ou d'Haumea. Ce sont des planètes « naines » comme elle dit. Sur Haumea, on pourrait tous respirer, mais la planète est recouverte de glace en phase cristalline. La glace casserait et on se noierait ! Et sur Eris, la surface est faite de roches. On pourrait donc marcher sans danger, sauf qu'elle est entièrement recouverte de méthane, ce qui empoisonnerait immédiatement nos poumons ! C'est passionnant n'est-ce pas ?

- Je ne savais pas, c'est formidable oui.

- Oui, elle est formidable, on s'aime beaucoup. On passe des nuits entières à regarder les étoiles depuis sa fenêtre. George n'aime pas trop ça d'ailleurs... mais il me laisse quand même, parce qu'il m'aime bien je crois. Il pense que c'est mauvais pour mes rhumatismes.

- Il a sûrement raison.

- Comment dit-il déjà ? Ah oui, que ce n'est absolument pas bon pour ma "polyarthrite rhumatoïde". Quel terme barbare. Bref, oui mais ce qu'il ne sait pas, c'est que mes douleurs me quittent lorsque je suis avec l'univers.

- Comment ça ?

- Je ne sais pas comment l'expliquer... L'autre jour, Colette est venue me rendre visite. Je t'en ai déjà parlé, elle vient me voir régulièrement. C'était lundi je crois, ou mardi. Il faisait très beau et chaud, une vraie journée d'été. Il était à peine 17h. Il restait plusieurs heures avant le coucher du soleil. Nous sommes allées échanger quelques balles sur le terrain de tennis de l'autre côté du boulevard, derrière l'hôpital. Il faisait bon, la lumière du soleil était apaisante. De petits flocons de pollen flottaient dans l'air. Je me suis senti légère comme si j'avais à nouveau quinze ans... Cette sensation de jeunesse était proprement incroyable !

Tout en écoutant le récit de sa belle-mère, la jeune femme tourne la tête vers un des angles du

plafond. Au centre de sa propre toile, une araignée semble y dérouler de ses pattes fines et agiles une mystérieuse mécanique. Sans que la jeune femme ne s'en rende compte, son regard s'attache quelques instants à cette image, avant de fuir en toute inconscience vers le vase et son bouquet, dont les fleurs lui font penser à de petits anges encapuchonnés.

- Tu sais, nous jouions souvent ensemble mon mari et moi. C'était un très bon joueur. Il avait même gagné un tournoi professionnel et fait la une des journaux à l'époque ! Mais mon revers était tellement affûté que je lui donnais bien du fil à retordre, haha...

- Ah oui ? Ça devait être quelque chose en effet.

Ah... Sa musique me manque. Le saxophone me manque aussi.. Pourrais-tu me rendre un grand service, ma chérie ? Je ne te le demanderais pas dans d'autres circonstances. Mais je me sens si vieille aujourd'hui, je ne peux faire autrement que de m'en remettre à toi.

- Oui bien sûr. Qu'y a-t-il ?

- Voilà. Je voudrais tout d'abord te raconter ce qu'il s'est passé hier soir pour que tu le racontes à ton tour à Jacques. C'est très important. Une fois que je t'aurais raconté cela, s'il te plaît, pourrais-tu descendre pour moi en face de l'hôpital ? Il y a une petite épicerie anglaise avec un beau store rouge marqué de grandes lettres noires "D. J. Tale". Ils font des chocolats absolument merveilleux. Ça te paraît sûrement idiot, mais une tablette de ce chocolat illuminerait ma journée.

- Non je comprends très bien, pas de problème.

- Merci infiniment. Je vais essayer d'être brève, mais écoute attentivement pour pouvoir bien retransmettre cette histoire à Jacques. Cette nuit, vers deux heures du matin, une lumière intense m'a tiré de mon sommeil. En ouvrant les yeux, j'ai tout d'abord été aveuglée par cette lumière. Puis, mes yeux ont commencé à discerner une forme humaine et très vite, j'ai reconnu mon mari : là, debout, face au lit. J'ai compris que c'était un ange. Lorsqu'il a vu que

j'étais bien éveillée, il s'est mis à me parler. Il m'a dit quelque chose qui ressemblait à cela, à quelques mots près : « la vie porte en son ventre un mystère. Toute réalité cache la plus profonde des ombres. Une lumière intense peut surgir de la mort. » Il a ensuite déposé les orchidées que tu vois dans le vase, puis il est reparti... Voilà toute l'histoire. Il y a de l'argent dans mon sac je crois, pour le chocolat.

- Non non, c'est bon. Je reviens tout de suite.

La jeune femme se lève de sa chaise et sort de la chambre. Une fois en bas de l'hôpital, elle repère de l'autre côté du trottoir le beau store rouge de l'épicerie anglaise avec les grandes lettres noires. En traversant, elle jette un coup d'œil au fleuriste accolé à l'épicerie dont la devanture présente ses bouquets directement dans la rue ; son regard est attiré par une variété de plantes assez grandes dont les fleurs aux couleurs pourpres et aux formes de trompettes poussent comme des grappes jusqu'à leurs sommets. Jamais la jeune femme n'en a vu de pareilles. Elle les trouve très belles mais poursuit

sont chemin. Elle entre dans l'épicerie, trouve le chocolat, le paie et s'en va.

De nouveau à l'intérieur de l'hôpital, elle repense au message de la vieille dame et à ses curieux récits. Elle cherche à cerner la part de vérité dans tout cela mais en arrive bien vite à une sage conclusion : l'âge, la solitude, la maladie... Une vision des choses assez triste mais qui pourtant ne l'émeut pas. Il n'y a qu'à voir les voisines de chambre pour comprendre que les patients n'ont plus toute leur tête ici. Et puis, après tout, cela ne la concerne pas vraiment. Heureusement qu'elle vient malgré tout tenir compagnie à cette pauvre dame et écouter ses histoires fantasques. Elle transmettra le fameux message à Jacques qui en fera ce qu'il voudra. Car après tout, là aussi, ce n'est pas son affaire.

Dans le couloir de l'hôpital, la jeune femme se dirige vers la porte de la chambre restée ouverte. Elle tient dans sa main la tablette de chocolat dont l'emballage affiche les lettrines couleur d'or de la

marque "D.J. Tales », ainsi que le dessin imprimé d'un beau et majestueux saxophone doré.

3.

Tu es à nouveau dans la caverne. Tu vois les torches toujours accrochées aux murs, et des ombres danser sur les roches. Tu marches sur le tapis de poussière ocre qui recouvre un sol circulaire et large comme une arène. Et face à toi, à quelques pas, le vieux sage à la longue barbe te fixe avec ses yeux froids et transparents. De l'autre côté, les trois portes sont là également. Tu avances en direction du sage et attends. Celui-ci énonce alors son deuxième discours :

« Connais-tu le mythe de l'éternel retour ? Les hommes sont soumis à sa loi depuis toujours. Nul ne sait qui les y a contraint ou s'ils s'y sont eux-mêmes soumis, mais ils ont fini par enchaîner leur âme à cet oubli. Pour le leur rappeler, ils sont condamnés à répéter cet oubli devenu monstre à l'intérieur de leur âme. En effet, la maison de chacun de ces hommes est pleine de tarentules et de dieux, si bien qu'aucun de

leurs descendants n'a jamais connu la vraie solitude. En vérité, ces hommes-là ne sont jamais seuls. Ainsi est leur nature.

Cependant, détrompe-toi si tu penses que ces hommes sont fous ou faibles : leur maison révèle souvent une architecture complexe de passages, d'escaliers et d'ouvertures au sein de laquelle tu te perdrais ; les pièces sont tapissées de multiples ornements dont le nombre incalculable pourrait t'hypnotiser... En vérité ce n'est pas par faiblesse que ces hommes laissent de telles créatures hanter leur demeure, mais par nécessité. En effet, l'excitation biologique fournissant les grains de sable, la loi du sablier éternellement réversible peut ainsi répéter la même cause, la même morsure, le même dieu.

Et toi, penses-tu être maître en ton âme ? Penses-tu pouvoir t'y promener comme bon te semble, ne jamais t'y perdre, connaître chaque recoin... ? Ou bien, ne somnoles-tu pas souvent sur le même fauteuil, ne te reposes-tu pas souvent sur le même canapé, ne

dors-tu pas toujours dans le même lit... ? Va, choisis une porte, et n'oublie pas que tu es dans un rêve. »

Tu avances jusqu'au centre de la pièce, face aux trois portes. Au-dessus de la porte du centre, la tarentule est toujours là. Tu tournes ton regard vers la porte de droite, où les yeux démesurément grands de la chouette semblent dessiner des spirales qui t'attirent. Tu te diriges alors vers elle. Lorsque la chouette surplombe ton regard, se dressant comme une gargouille majestueuse drapée d'un plumage aussi épais qu'une nuit sans étoiles, le sage s'adresse de nouveau à toi : « Démons, divinités et solitude, les trois origines de l'homme rappellent une cosmogonie aussi vieille que la nuit dans laquelle plonge le regard de la chouette. Au sein de l'éternelle nature, un nouveau cycle peut surgir de la musique des mêmes démons sacrés. Va, et n'oublie pas que tu es dans un rêve. »

Une fois passée la porte, les parois de la grotte se sont à nouveau écartées, le ventre de la caverne s'est démesurément agrandi. À travers l'obscurité, le

chemin sinueux trace toujours son sillon, perché au-dessus du vide. Le gouffre bordant la crête te paraît infini, et pourtant tu entends les lointains échos de gouttes d'eau troublant les paroles du sage dans ta mémoire. Tu chemines le long de cette route suspendue, étroite mais assez large pour ne pas risquer de tomber. Tu observes les parois faiblement éclairées : les pierres t'y paraissent humides, vivantes... tu crois même entendre leur respiration. Des battements d'ailes te rappellent soudain à l'immensité qui emplit le vide autour de toi. Alors, tu te concentres sur ta marche, le long du chemin de sable dont les bords dansent au même rythme que la lumière des torches.

4.

Le long d'un sol tapissé de moquette bleue, un garçon avance sur ses genoux. Il doit avoir 7 ou 8 ans. Arrivé à la frontière de sa chambre, entre le couloir de velours qui la prolonge et un autre couloir fait de bois celui-ci, perpendiculaire et beaucoup plus grand, l'enfant s'arrête : sur le sol de cet autre couloir, il voit défiler des strates de parquet en chêne massif direction de l'entrée et vers l'obscurité d'autres grandes pièces. Face à lui, sur les bords de cette autoroute appartementale, de larges bibliothèques murales remplies de livres montent jusqu'à un plafond démesurément haut. De nombreux meubles peuplent également ces bordures, mais le couloir est si grand et large qu'à aucun moment il ne paraît encombré. Des portes, d'une taille démesurée elles-aussi, marquent des séparations plus ou moins arbitraires entre les différents espaces de vie essentiellement inhabités. Pour expliquer tant d'excès sur les distances, les mesures, les espaces, le vide... On ne peut s'empêcher

de penser que des géants ont habité ici. Peut-être y habitent-ils encore.

Il y a quelques heures à peine, une demi-journée disons, la femme de ménage époussetait les petits secrétaires ainsi que les étagères de la bibliothèque. La répétition quotidienne de son petit ballet ménager réussit à remplir de vie un espace habituellement réservé aux bruits de talons et aux voix lointaines. Mais, à cette heure de la nuit, les seuls signes de vie encore présents sont les ronflements du père qui résonnent dans le ventre de l'appartement ; l'immuabilité de leur répétition, dans un rythme plus ou moins régulier, rassure le petit garçon.

Lorsque la nuit, il n'arrive pas à dormir, il part de sa chambre à quatre pattes en direction du grand couloir. Il ne sait pas très bien où il va comme ça, mais la peur le fait bouger, l'angoisse de la nuit le fait chercher un refuge imaginaire. L'immense couloir qui se présente face à lui regorge d'ombres, mais l'idée de rester passivement dans son lit, prisonnier de l'insomnie, prisonnier de l'attente d'un danger qui

viendrait suspendre son esprit à un fil lui est encore plus pénible. Il part donc à l'aventure, la nuit, tandis que tout le monde dort.

Tout le monde dort ou presque... Car parfois, la nuit, certaines choses paraissent bien plus vivantes que le jour. Dans la fausse clarté du jour, tout est rejoué comme pour la centième fois, l'absence est invisible, masquée par la présence d'une vie mécanique et démesurément ostensible. La nuit, le petit garçon voit les grands tableaux s'animer, la lumière surgir de la brume des clairs-obscurs, de grandes figures à la barbe immobile devenir familières...

Il avance le long du grand couloir sur le parquet grinçant, prêtant une attention extrême aux moindres bruits qu'il pourrait émettre malgré lui : ses gestes sont mesurés, sa respiration contrôlée. S'il se fait attraper en pleine nuit en train de circuler comme ça, il recevra de dures réprimandes, car demain matin ce sera l'heurer d'aller à l'école, et il sera fatigué, comme d'habitude. Alors naturellement il sera puni, grondé, pour n'être pas resté sagement dans son lit,

comme un bon garçon, pour ne pas causer de problème supplémentaire. Oui mais voilà, le garçon est toujours fatigué la journée mais jamais la nuit, alors il dort en classe, et rêve éveillé le soir, arpentant les couloirs sur ses genoux.

Tandis qu'il chemine ainsi vers le salon, attentif aux grincements du parquet, ses oreilles se remplissent petit à petit d'émotions incomprises qui surgissent et lui renvoient des bruits et des silences où se mêlent confusément divination et souvenirs : les échos d'assiettes brisées en direction de la cuisine où il n'y a pourtant personne s'avèrent improbables ; de lointains cris et sanglots provenant du voisinage semblent plutôt réels quant à eux ; par contre, le claquement de fenêtres fermées dans des courants d'airs qui n'existent pas le font frissonner.

Si le petit garçon est si sensible à ces impressions c'est qu'il a un don : celui de sentir la présence d'êtres invisibles. Alors il leur parle, leur demande ce qu'ils veulent... cherchant à faire accoucher les esprits. Mais c'est tout un art car leurs réponses ne

sont pas faites de mots, mais d'impressions. De plus, certains ne sont pas bienfaisant. Alors il argumente, négocie... Et tandis qu'il négocie ainsi sa liberté intérieure avec tact et diplomatie, le petit garçon poursuit son chemin vers le salon, traversant une route semée d'objets fantastiques, riches et beaux, peuplée de meubles anciens et d'œuvres d'arts, foisonnante d'une richesse matérielle qui déborde même des icônes aux bordures dorées et des crucifix majestueux aux nobles matériaux.

L'enfant arrive enfin tout près des gigantesques portes en bois du salon, au niveau du canapé en cuir type Chesterfield. Le vrombissement cyclique du père s'est fait plus dense. Cette proximité avec les vibrations issues du ventre de l'appartement berce l'angoisse du garçon, qui pourtant s'est intensifiée en même temps que la sensation d'une présence malfaisante pas loin.

Le garçon grimpe sur le canapé, s'y blottit et tire la couverture posée sur l'un de ses bras. Une fois protégé par la couverture, l'enfant reste là, écoutant

les ronflements puissants résonner dans l'immense appartement et dans l'immensité de son cœur. Il se met à prier des dieux sévères et durs, essayant de faire de l'esprit malfaisant un allié. Il lui parle encore quelques minutes, faisant des promesses, déduisant de ses silences ses désirs secrets, ses exigences... puis finit par lui prendre la main, avant de s'endormir au creux d'une épaule fantôme.

5.

Tu es dans la caverne. Autour de toi, les six torches brillent sur les parois rocheuses et leurs ombres viennent danser jusqu'à tes pieds, sur le sol de poussières anciennement ocre. La forme circulaire de la salle protégée par son dôme de pierre te rappelle celle d'une arène. La figure barbue et impassible du sage aux yeux glacés semble figée depuis une éternité. Tu ne te retournes pas pour vérifier ce qu'il y a derrière toi et avances de quelques pas face au sage. Au milieu de l'arène de poussière, tu entends alors le troisième et dernier discours :

« Sais-tu quand tout cela a commencé et quand tout cela va finir ? L'œuf ne naît-il pas de la poule ? L'origine au-delà de laquelle rien n'est possible mais qu'il faut pourtant admettre pour permettre à l'ensemble d'un système d'exister ne fait-il pas que refléter la limite de nos propres pensées ? Mais vois

comme c'est beau : dans l'univers de la vie comme dans les systèmes de pensée, il est question de survie. En effet, cette volonté acharnée de survie qui coupe nos pensées de leurs origines révèle paradoxalement la marque indéniable du lien originel entre nous et l'existence... Ce lien tant recherché, qui ne s'exprime pas dans le contenu d'une pensée, se révèle finalement dans l'ombre de cette volonté. Va, choisis la dernière porte, achève la boucle, et n'oublie pas que tu es dans un rêve. »

Tu avances et observes le totem de grenouille sculpté au-dessus de la première porte à gauche. Malgré l'ombre et la grisaille, tu devines derrière le corps de pierre parfaitement lisse une force de vie pleine de couleurs. Il te semble même que sa peau, pourtant faite de roche, brille d'une eau fraîche et pure. Son corps de courbes pleines et élégantes, qui à première vue avait laissé fuir ton regard, concentre maintenant tes sens intensément. Tu marches vers elle, et alors que tu cherches à déceler un mystère au fond de ses yeux ronds comme la terre, le sage s'adresse à nouveau à toi en ces termes : « Fertilité

et poison, la grenouille plonge dans les eaux marécageuses du destin pour y pondre ses œufs. Pour chaque mort, une vie, pour chaque naissance, un abandon. Au sein du cycle éternel des jours, la vieille mue de la nuit recèle les couleurs d'un nouveau lendemain. »

Tu passes dessous la grenouille de pierre, apercevant la peau tendue de son ventre rond et lisse. Une fois franchie la porte, tu te retrouves à nouveau face au chemin suspendu, au-dessus d'un gouffre d'obscurité qui te semble infini. Tu t'engages dans cette caverne transformée en tunnel sans horizon. Le sable sur ta route laisse les flammes des torches lointaines illuminer sa couleur et t'offrir un peu de sa clarté. Au fil de tes pas, ton regard s'étend vers les parois éloignées. L'obscurité et la distance ne te laissent percevoir qu'une surface éphémère, mais tu pressens l'humidité suinter des roches, comme tu crois entendre l'écho de leur transpiration goutter dans le fond invisible du vide qui t'entoure. Tout en reprenant calmement ta marche, tu commences à

sentir ta peau elle-même suinter et une petite flamme
brûler dans l'immensité caverneuse de ton cœur.

